

pain, leurs soins et leurs veilles, allant sous le feu de l'ennemi ramasser les morts et les mourants, — on connaît, au moins dans ses grandes lignes, cette histoire admirable qui a arraché des témoignages d'étonnement et de respect à des journaux, comme l'*Opinion nationale*, à des écrivains aussi peu suspects que le correspondant anglais et protestant du *Times*, enfin aux Prussiens eux-mêmes !

“ Partout les blessés se trouvaient en famille, suivant leur expression, dans les maisons de de ces frères, qui avaient souvent instruit leur enfance, et ils se sentaient déjà à moitié guéris, en voyant la cordialité qui les accueillait. Dès le début de la guerre, le frère Philippe avait donné l'exemple et le signal à tous les établissements de France, et les archives de la maison-mère gardent comme autant de titres d'honneur, des milliers de lettres de remerciements écrites avec effusion, par des généraux ou de simples soldats. Ce serait un lieu-commun que de rappeler la conduite des brancardiers pendant le siège de Paris. Une chose seulement qu'on ne sait pas assez, c'est que leur dévouement était tout volontaire.

Le frère Philippe n'avait imposé cette tâche à personne ; il avait demandé des hommes de bonne volonté, et tous, même les plus timides et les plus faibles, s'étaient offerts avec empressement. Le frère Philippe dirigeait en personne, sur les champs de bataille, cette pacifique armée de héros où chacun, sans bruit, sans ostentation, doucement, faisait de la besogne comme quatre. Le frère Néthelm paya de sa vie son dévouement, d'autres furent blessés.